

relation, celle-ci étant structurée selon le degré de fusion ou de distanciation, celui de conflictualité ou de complicité, celui de plus ou moins grande différenciation sexuée des rôles... L'une des hypothèses au cœur de la thèse de l'auteure est que les lieux d'habitation « parlent une forme de langage » qui signifie au couple son mode d'organisation et l'historisation de sa vie. Ou tout au moins le type de trajectoire engagée ou, dans certain cas, subie. Existe-t-il une possibilité de « lecture » anticipée de la problématique interindividuelle permettant le repérage des zones de positivité créative ou de vulnérabilité possible ? La notion de « topoanalyse conjugale », proposée ici, s'inscrirait dans une approche thérapeutique s'inspirant, me semble-t-il, de *la psychologie positive* et de la psychosociologie dite humaniste dont l'objectif principal est de maintenir les conditions les plus favorables à l'épanouissement individuel et au bon équilibre du couple. Ivy Daure soutient fermement l'idée de la construction possible d'une « maison-couple » contribuant à fixer une appartenance, une micro-identité collective, un cocon protecteur... bref, conception optimiste s'opposant à celle de l'écrivain D. Foenkinos selon lequel « le couple serait le pays qui aurait la plus faible espérance de vie ». Par ailleurs, elle n'esquive pas la réflexion sur les sites de rencontre, sur lesquels elle fournit des statistiques éclairantes et d'intéressantes notations sur leurs fonctions de liaison et d'échanges amoureux, voire d'expression de virtuelles capacités de séduction. Elle semble aller plus loin encore en conférant aux réseaux de relations virtuelles le statut d'alternative (souhaitable) aux relations ordinaires de couples, formés, par exemple, dans le cadre de la vie professionnelle et assurant la conciliation de la parentalité et de la conjugalité.

De toutes ces considérations se dégage une conception thérapeutique visant à

contenir les crises classiques des couples, à réguler les violentes « sorties de routes », à faciliter les « séparations libératoires », selon les termes de l'autrice. L'ouvrage conçu selon le modèle pédagogique de l'alternance de références théoriques et de larges extraits commentés d'entretiens cliniques pourrait être utile autant aux couples (ou familles) engagés dans un processus thérapeutique qu'à ceux qui, bien que dysfonctionnels, choisissent de se maintenir à la lisière de cet univers, mais non de l'information qui le concerne.

Emmanuel Diet

À propos de...

Jean-Louis Laville, Anne Salmon

Pour un travail social indiscipliné. Participation des citoyens et révolution des savoirs
Toulouse, érès, coll. « Intervention sociale », 2022

Comme le remarquent les citoyens qui pensent encore et quelques trop rares intellectuels, entre morosité et désespérance, nous assistons consternés à la destruction programmée du service public et à la progressive disqualification des institutions et pratiques démocratiques au profit des logiques technocratiques, de l'emprise du numérique et des élucubrations scientistes plus aptes à conforter et à masquer les dérives létales de l'ultralibéralisme. De fait, pourtant, bien au-delà de nos frontières, l'effondrement passé, présent et à venir et les menaces qu'il fait peser sur l'humanité et la civilisation commencent à susciter de salutaires prises de conscience. Les nécessaires et radicales critiques qui ne peuvent se satisfaire de la répétition mécanique des savoirs établis, des dénis de la violence sociale ni des clivages traditionnels entre les concepteurs et les acteurs, obligent à repenser les relations entre pouvoirs et

savoirs et à prêter une attention critique aux avertissements des « lanceurs d'alerte », leurs outrances ou leur maladresse révélant la gravité et la profondeur du Malêtre contemporain.

C'est dans ce contexte et dans ce registre qu'A. Salmon et J.-L. Laville, en référence à l'économie solidaire, nous proposent une analyse et une réflexion originales sur les savoirs expérientiels, la possibilité et la légitimité de promouvoir les savoirs d'action susceptibles de rendre son sens au travail social dans une dynamique démocratique renouvelée. À la différence des platitudes académiques et de leur lâche soumission aux diktats de l'idéologie dominante, les auteurs situent clairement leur propos comme une remise en cause radicale des logiques ultralibérales et de leur destructivité, tout en déployant de manière convaincante les ambiguïtés des textes officiels. La critique du mouvement managérial et sécuritaire qui abolit le sens du travail social en l'instrumentalisant au service de l'ultralibéralisme révèle la double contrainte et le porte-à-faux auxquels sont soumis les travailleurs sociaux, par ailleurs, et dans le même temps, incités à développer des interventions participatives. La nécessaire dénonciation des logiques perverses à l'origine des injonctions paradoxales qui maltraitent les professionnels du travail social et dissolvent leurs pratiques dans l'anomie n'implique pourtant pas d'accepter que « le professionnel soit devenu un prestataire de service, l'usager un client à satisfaire, et que le travail social dans son ensemble soit définitivement soumis au diktat du marché », même s'il est, comme la société, malade de la gestion.

L'examen historique des conceptions du travail social et de ses finalités, de l'origine religieuse, à la mystique laïque et à sa récente définition juridique (décret du 6 mai 2017) et aux étapes de sa professionnalisation comme expertise de la relation fait apparaître dans le

même temps la soumission des praticiens aux connaissances élaborées sans leur concours par les sciences humaines et sociales. L'usager est alors réduit à l'état d'objet de l'action, irresponsable et impuissant, tandis que le travailleur social se trouve, jusque dans sa pratique, sous la domination symbolique du sociologue, désormais institué comme garant de la légitimité des interventions...

De fait, il s'agit pourtant de reconnaître la pluralité des savoirs et de travailler à leur confrontation et à leur articulation dans un processus de démocratisation, qui désormais doit pouvoir intégrer les « connaissances autochtones » pour « permettre à l'usager de devenir acteur de sa relation avec la société et de la réappropriation de ses droits ». Un ensemble de questionnements vient alors remettre en cause l'organisation hiérarchique des savoirs, et singulièrement, selon les auteurs, disqualifier les exigences critiques de l'épistémologie bachelardienne...

Plus radicalement, et l'on doit s'en réjouir en nos temps de bêtise technocratique, selon les auteurs, les fondements philosophiques de la pensée occidentale, et notamment les dualismes objectivants du platonisme et du cartésianisme, exigent un examen critique si l'on veut rechercher une nouvelle alliance entre le savant et le citoyen, et faire du travail social transformé non plus un *agir sur* mais un *agir avec* les publics.

Remarquons cependant d'emblée que, faute d'une théorie de l'interprétation, on oppose à tort les analyses de G. Bachelard aux modèles de la physique contemporaine qui furent l'objet premier de sa réflexion. On clive derechef l'observation et l'action en méconnaissance, semble-t-il, de la révolution des savoirs déjà accomplie par les sciences de la nature au XX^e siècle (A. Einstein, W. Heisenberg, N. Bohr, E. Schrödinger, E. Klein) et présente dans les sciences humaines critiques (K. Marx, S. Freud, G. Devereux, P. Bourdieu) alors qu'il y est fait, par ailleurs, référence.

Avec courage et détermination, le texte aborde pourtant une archéologie du savoir occidental et une interrogation du mythe fondateur du philosophe-roi. Une lecture critique de Platon permet de dégager l'orientation aristocratique du philosophe installant le philosophe-roi, fort de son vrai savoir, à l'égard des autres citoyens comme un conducteur et un roi, et lui permettant, au nom des Idées découvertes après la délivrance des illusions de la caverne, d'organiser une harmonie totalitaire. Dans ce système hiérarchique, (développé en fait plus fermement dans *Les Lois* et la lettre VII que dans *La République*), l'organisation des classes selon la théorie des idées donne à chacun le pouvoir et le devoir de servir la communauté. On regrettera ici que les auteurs, même si ce n'est pas leur propos, ne contextualisent pas la dérive totalitaire du philosophe en la mettant en lien avec le caractère aporétique des dialogues (V. Goldschmidt), la crise et la décadence de la Polis et la crise de la transmission (Y. Brès). Cependant c'est à juste titre qu'ils affirment qu'une théorie des idées n'est pas neutre, mais est toujours aussi politique en présidant aux catégorisations hiérarchiques et s'inscrit en l'occurrence dans un rejet de la démocratie.

Cette analyse permet de mettre en question un imaginaire démocratique leurrant du fait de contradictions entre les pratiques d'intervention sociale et les pré-supposés censés les fonder. Il convient donc d'examiner les principes appelés à justifier la défiance systématique à l'égard des savoirs populaires et la croyance en l'établissement d'un « vrai savoir » unique et univoque. Trois d'entre eux sont, dans le domaine social, au fondement d'un agir sur les publics : la coupure du sujet connaissant et de l'objet matière sur laquelle repose la posture du savant-spectateur ; la coupure de la théorie et de la pratique, associée au principe selon lequel la vérité

précède l'expérience, forme de dogmatisme doctrinal auquel peut conduire la réification d'un système explicatif ; la démarche scientifique pensée comme révélation de lois universelles sur laquelle repose une méthode occultant les alternatives.

Autant on souscrit avec enthousiasme à ces remarques critiques, autant le lecteur a peine à suivre les auteurs dans leur remise en cause déclarée pour l'épistémologie bachelardienne ou la sociologie scientifique en général et de P. Bourdieu en particulier. Dans un cas comme dans l'autre, il peut sembler que leur rejet, inspiré sans doute à juste titre par les abus de pouvoir à contresens des paradigmes évoqués, méconnaisse radicalement la réflexivité critique de ces approches en en faisant une lecture moralisante et métaphysique. Dans le contexte contemporain, il apparaît particulièrement problématique de risquer d'invalidier la rationalité scientifique faute d'avoir pris la mesure de la spécificité et de l'historicité des sciences humaines dans leur relation au pouvoir. À un moment où l'affect et l'obscurantisme s'imposent comme de nouvelles normes, il paraît pour le moins imprudent de désétayer l'intervention sociale de ses références aux sciences humaines, aussi dialectique, voire conflictuelle, que puisse et doive être sa relation fondatrice à celles-ci. Le nécessaire retour à la réalité des pratiques et l'indispensable valorisation de la parole des usagers, ne peuvent en aucun cas justifier la liquidation « démocratique » de l'exigence réflexive-critique de la vision scientifique du monde. À condition, bien sûr, de soigneusement différencier l'efficacité technique et la mégalomanie scientiste de la démarche scientifique dans sa rigueur et sa modestie. Mais aussi, de ne pas confondre l'expression d'un ressenti avec la démonstration d'une vérité... Différenciation précisément, comme le remarquent d'ailleurs les auteurs, que permet la référence à la physique contemporaine dont les modèles

remettent en cause l'idée du savant spectateur et du clivage métaphysique entre le sujet et l'objet.

À partir d'une lecture de Descartes, les auteurs décrivent les postures de distanciation et d'objectivation, et l'institution de la frontière entre le sujet et l'objet dans la métaphysique classique et la remise en cause du savant spectateur notamment par l'école de Copenhague. On s'étonnera d'autant plus, qu'emportés par leur enthousiasme, les auteurs se concentrent à faire de Schrödinger (dont le fameux chat ne s'identifie que dans le regard de son maître) ou de Bachelard les partisans du maintien d'un clivage et d'un dualisme, des penseurs hantés par des réminiscences guerrières ou aristocratiques supposées invalider l'expérience première du sens commun et de la pratique des métiers. Que le travail social ait, dans sa spécificité, besoin de fonder et de construire sa propre épistémologie et ses propres démarches et modèles en intégrant historicité et interaction pour ne pas s'auto-détruire en détruisant son objet (*l'Abtötung* de N. Bohr), et pour cela de se différencier des sciences de la nature est une chose, cette nécessité n'implique pas, à mon avis, la récusation du paradigme scientifique, ni celle de la position d'exception comme fonction organisatrice (J.-P. Lebrun) dans le procès de la connaissance.

J.-L. Laville et A. Salmon procèdent ensuite à une analyse critique du diktat de la théorie supposant une vérité indépendante du vécu, dépréciant l'expérience et idéalisant une pureté prétendant autonomiser la science de la société. À juste titre, l'action sur le monde est, dès lors, décrite comme inféodée, depuis Platon, à un primat de la théorie sur la pratique et, plus encore, la théorie de la connaissance est une théorie politique au service de la disqualification de la classe populaire. La démarche cartésienne, quant à elle, établissant le pouvoir du sujet pensant sur la nature objet.

L'identification de ces schèmes organisateurs inscrit le savoir dans son rapport au pouvoir, mais l'on peut regretter que la force du paradigme métaphysique justement décrit ne soit pas plus clairement inscrite dans l'histoire et référée à son instrumentalisation dans la lutte des classes et les idéologies politiques. Les auteurs, cependant, en évoquant l'évolution de la science classique et le projet de traiter les sciences sociales sur le modèle de la science physique, constatent que ce modèle s'effrite et qu'une nouvelle alliance permet de penser autrement les relations entre la science et la société, et singulièrement, d'examiner les interventions sociales fondées sur l'intersubjectivité et l'association de savoirs multiples : « agir avec » au lieu d'un « agir sur ».

La lecture que font les auteurs des analyses de P. Bourdieu sont pour le moins surprenantes, elle semble reposer sur un évitement phobique de tout déterminisme sociologique, au mépris d'ailleurs des mouvements dialectiques par lesquels ce dernier introduit au cœur même de sa théorisation la présence des dynamiques subjectives et idéologiques et se différencie des platitudes libérales d'un Crozier... En ce sens, la position épistémologique de P. Bourdieu n'est sans doute pas si incompatible que semblent le penser les auteurs des propositions de J. Dewey, voire de la théorie anarchiste de la connaissance de Feyerabend... C'est du moins une lecture possible si l'on prend au sérieux l'ensemble des écrits et interventions du sociologue !

En effet il apparaît essentiel non seulement de confronter les expériences et les perspectives, mais de construire la collaboration entre le savant professionnel, l'intervenant et l'utilisateur dans l'attention commune des acteurs aux faits, au contexte et aux circonstances, mais c'est le moyen de concilier théorie critique et exigence démocratique dans la déconstruction des dogmatismes. C'est la reconnaissance,

la valorisation de la pluralité contre le cloisonnement dans un contexte de lutte sociale qui ouvre la voie de l'émancipation par la participation citoyenne redéfinissant le sens et la réalité du travail social par les prises de parole et le questionnement des institutions.

Dans une très belle conclusion centrée sur l'actualité politique et institutionnelle, les auteurs nous mettent en garde contre l'autoritarisme menaçant le travail social auquel il convient d'opposer des initiatives citoyennes pour travailler à la co-construction de l'action publique, et, plus encore, ils nous invitent à pratiquer le croisement des savoirs pour parvenir à une critique radicale de la rationalité instrumentale. Leur travail, solidement documenté et argumenté, nous donne à penser et à rêver, et encourage à la résistance aux barbaries qui menacent aujourd'hui la pensée, la démocratie et le vivre ensemble.

Emmanuel Diet

À propos de...

Alain Noble

Les espaces d'écoute dans l'école. Liens avec les parents et entre les enseignants

Lyon, Chronique Sociale, coll. « Pédagogie formation », 2022

Alain Noble, avec *Les espaces d'écoute dans l'école*, poursuit avec courage et conviction son engagement et sa réflexion sur les espaces de parole permettant les échanges et la concertation entre parents et enseignants, et RASED et enseignants pour fonder une alliance éducative au service des enfants en difficultés scolaires. À partir de son expérience de psychologue scolaire et de psychanalyste, heureusement soutenu par l'analyse de P. Delion soulignant la dramatique déficience de la formation des enseignants dans ce registre, il montre

et démontre l'importance fondatrice de l'intersubjectivité dans la pratique pédagogique, notamment spécialisée. La nécessité des collaborations et des échanges entre les protagonistes de l'acte éducatif doit maintenir fermement que leur alliance exige absolument de préserver la fonction symbolisante de l'École comme lieu tiers et temps de la séparation subjectivante.

L'ouvrage est d'abord à visée didactique et de transmission, et travaille à présentifier pour les enseignants la pertinence d'une approche clinique trop méconnue, voire disqualifiée par l'institution, singulièrement dans les plus récentes directives ministérielles centrées sur les approches cognitivo-comportementales et le formatage numérique. Militant d'un humanisme du lien, l'auteur adresse aux enseignants comme aux parents des enfants en difficulté dans l'espace scolaire une invitation au dialogue et au débat pour permettre à l'élève en souffrance l'investissement des apprentissages et l'accès au plaisir de penser.

Dans cette perspective, l'auteur propose une définition de l'entretien et en définit les enjeux, ce qui permet, en situant les véritables dimensions de l'intersubjectivité, de récuser les impostures du pédagogisme et du formatage prescriptif. Sur cette base, le partenariat entre enseignants et parents et leur collaboration peut s'instaurer comme une rencontre qui permet de maintenir l'école comme le lieu où se joue la séparation entre l'espace social et la famille.

Dans une analyse aussi remarquable qu'essentielle, A. Noble explore les fantasmes et représentations idéologiques qui viennent envahir et structurer le transfert éducatif ou pédagogique et sont à l'origine de graves malentendus de la part des enseignants qui n'ont pas été formés à d'autres approches des difficultés scolaires que la didactique. La méconnaissance structurelle des dimensions psychosociales et relationnelles des apprentissages – auxquelles